

Ce qui fut

Le temps guérit les douleurs et les querelles parce qu'on change. On n'est plus la même personne : ni l'offensant ni l'offensé ne sont plus eux-mêmes.

PASCAL

Anonyme

Au commencement il est vrai il y eut d'abord cette sorte de solitude fragile il y eut ton plus grand abandon au-dedans des minces foules. Et personne ne prit garde à cette figure – anonyme au milieu des figures innombrables. Personne ne prit garde à ta mine basse – cette mine toute tournée en direction de tes intérieurs – le menton rentré cherchant quelque appui auprès de la poitrine cherchant une voie de subsistance quelque peu sûre. Le repos a-t-il donc son lieu au-dedans de soi.

Les coudes plantés dans la dureté des tables ce fut d'abord cet isolement contraint – ta personne isolée auprès des autres rendue seule. Parmi les rires nombreux ta voix elle-même rendue inutile et presque ridicule. Là ce furent tes mains au-dedans desquelles ton visage le plus souvent fermé en signe d'abandon – et non de suffisance.

Le long de quelques couloirs il te fallut longer les murs – le regard toujours à terre tu appris très tôt que le conflit naît si l'on ne demeure pas concentré en soi-même. Au long des couloirs on te bouscula on te blessa et l'on sut toujours feindre les circonstances d'un accident. La maladresse tu le sais a de ces hasards qui tombent juste de ces hasards qui te firent comprendre vite qu'ici l'inquiétude est le vrai comportement.

Sottises

Aux premières heures il fallut à toute force qu'on te vît méchante coupable et même folle peut-être. Ta solitude à cela servit de prétexte aussi bien que d'excuse – l'on sait bien que le solitaire est ainsi d'après sa bizarrerie propre et non d'après l'attitude du groupe. Moi-même dans cette foule je te fus indifférent je te fus lointain et ta présence n'était jamais qu'un motif de moquerie ou d'abandon. Toi redoublant de patience on redoubla de méchancetés – tout en veillant à ne jamais outrepasser les limites du supportable on multiplia autour de toi les troubles. Tout ce qui peut déranger l'esprit on le mit en œuvre de sorte qu'il ne te fût plus possible d'être tranquille au-dedans de tes propres pensées. Eut-on jamais l'idée d'un tel raffinement d'ignorance et de sottises.

De nouveau tu connus qu'est heureux celui qui n'a pas encore découvert toutes les raisons qu'il a de ne pas l'être. Au-devant de toi c'étaient des figures de toute espèce des propos de toutes couleurs selon qu'il fallait tantôt t'ignorer tantôt te bousculer – toi dans un état à toucher des âmes de bronze sans pourtant les attendrir. Mise à l'écart on te crut méprisante fière et supérieure. En ta personne on confondit l'abattement et l'affectation – voulant t'attribuer toutes les formes de défaut.

Ces premiers moments se passèrent en essais de ton caractère de tes pensées de tes goûts – ce furent de ces moments où l'on vous tâte partout et où se voit que la raison a moins de pudeur que le corps. De ces investigations on tira les conséquences les plus justes et les plus utiles aux fins que l'on s'était données. Ce fut là que tu appris encore qu'être malheureux c'est avant tout être déçu.

Travers

Bien avant il est vrai tu connus de semblables motifs de dégoût et rien de tout cela au fond ne te sembla nouveau. Enfant déjà l'on te fit comprendre le risque des promesses ce risque des grandes confiances et très tôt tu appris le sérieux des voix qui se répondent. Jamais d'ailleurs tu ne parvins à croire ces bêtises de l'enfance heureuse ou innocente. À ton innocence le plus souvent on haussait les épaules.

Ainsi fut l'enfance – cette découverte de la difficulté – la difficulté de se fixer aussi bien que le risque d'adopter un caractère qu'il faudra peut-être finalement cacher ou abandonner. Jamais tu ne connus de ces époques légères où rien ne compte où l'on peut n'avoir souci de rien. Si tu parles ils déformeront – très tôt tu fus contrainte à cette pleine conscience de soi qui interdit la naïveté ou l'excuse ou l'absence. Toute à toi il te fallut sans cesse veiller à tes postures.

Figée sur tes attitudes propres aussi bien que sur ton langage il te fallut composer alors que ta personne bien souvent refusait d'être ensemble. Tu fus contrainte dès lors aux comme si – simulant parmi ceux qui te voulaient le centre de tous leurs travers. Souhaitant seulement être discrète tu ne pus qu'être anonyme – par cette orientation spécifique du regard vers le dessous des paupières.

Coutumes

Si tu fus déçue de ces époques en aurai-je seulement un jour la certitude. Très jeune et par ton expérience propre tu fus fixée sur la bêtise et sur la façon qu'elle eut toujours de se répandre. Très jeune tu sus paraître résignée au sort que l'on te fit à ce sort fait aux gens de ton espèce à ces quelques individus bizarres qui inspirent la violence ou le sarcasme ou l'envie des gens quelconques. Résignée en images aux actes de bêtise il t'arriva de te laisser bousculer par simple lassitude – face aux ennemis innombrables te demandant à quoi bon.

Sans te reposer sur cette idée idiote et facile du destin que certains convoquent par commodité tu parvins à trouver un abri au-dedans de l'habitude – cette habitude qui te rendit sourde aux attaques de toute sorte elles-mêmes réduites à quelques bruits inarticulés et confus. Face aux démonstrations quotidiennes de mépris tu décidas de mener une vie seulement intérieure – en ton corps te comportant comme avec un rempart comme avec une limite dernière – ton corps désormais de béton ou de briques ton corps d'enfant dressé immense et froid au langage de tous – ton corps comme un trottoir devenu signe de ton indifférente grandeur aussi bien que tombe de leur conduite.

Retirée en tes intérieurs tu continuas malgré tout à vivre d'aventures. Enfant ton père t'offrit un jour en forme de livre la matière de tes explorations futures. Là tu trouvas de ces compagnons qui jamais ne nous abandonnent là tu découvris de quoi alimenter le fond nostalgique de ta pensée. Alors il t'apparut peut-être que cette époque n'était pas la bonne – de même que ces gens que ces idiots n'étaient pas ceux que tu aurais mérité de connaître et tu appris ainsi comment consolider tes habitudes naissantes.

Marges

J'aime à penser que tu naquis déçue penser que tu fus dès l'abord trop grande pour ce genre si simple de choses et je crois qu'à ta naissance le monde en effet ne te reconnut pas. Ainsi ce fut d'abord cette absence particulière de salut ou d'attention qui conduisit tes premières heures. Au milieu des autres et incapable de t'y confondre il est vrai l'on ne voulut pas de ta personne. Tu sais ton attitude inquiéta peut-être ceux-là qui jamais ne purent te comprendre.

On fut nombreux à te montrer du doigt nombreux à poser sur ta face des regards bêtes de dégoût toi avançant de côté toi le menton bas la tête basse et lourde de pensées lourdes – habitude contractée à force de nous étudier. Tu fis bientôt l'épreuve de l'arbitraire qui peut si vite décider de ton sort de cet arbitraire qui préside à leurs actions eux les imbéciles gorgés de mépris et de certitude pesant sur ta conduite pour tenter de la rendre moins dissemblable pesant sur ta figure en laquelle tes yeux devenus le lieu où ta solitude tomba.

Car longtemps tu demeuras de côté comme une sorte de crabe marchant bizarrement marchant le long des murs pour éviter certaines formes de surprises malheureuses. Là tu compris cette domination généralisée de la bêtise où l'esprit le plus simple doit occuper le centre. Tu vis le sort fait à l'intelligence grande tu vis comme il faut la moquer la mépriser et la taire – toi la pensée haute et vaste l'on t'apprit que les recoins devaient être ta place.